

Nelson HORN\*

LES HISTOIRES PHILIPPIQUES DE TROGUE POMPÉE / JUSTIN :  
UNE ŒUVRE, DEUX AUTEURS, DEUX ÉPOQUES, DEUX PROJETS

À propos de : A. BORGNA, *Ripensare l'istoria universale : Giustino e l'Epitome delle Storie Filippiche di Pompeo Trogo*. - Hildesheim : Olms, 2018. - 294 p. : bibliogr., index. - (Spudasmata, ISSN : 0548.9705 ; 176). - ISBN : 978.3.487.15660.6.

*Horror uacui* : tels sont les mots, empruntés à O. Seel, par lesquels A. Borgna commence sa conclusion. Face au manque d'informations concernant tant Trogue Pompée que Justin, la critique a multiplié, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, nombre de théories plus ou moins fondées, de tentatives d'explication plus ou moins audacieuses, sans craindre parfois la contradiction. L'entreprise extrêmement louable et ambitieuse d'A. Borgna est de revenir, avec un scrupule méthodologique nécessaire, sur chacune de ces théories pour y apporter un nouvel éclairage. Pour ce faire, elle mène une véritable enquête au cœur des *Histoires philippiques*, dans lesquelles elle recherche tous les éléments pouvant valider ou infirmer les thèses avancées, afin de tâcher de « repenser » l'œuvre, selon la promesse portée par le titre (un peu trompeur cependant, l'ouvrage ne portant pas spécifiquement sur la notion d'« histoire universelle »). Toutefois, ces recherches ne regardent pas que vers le passé de ce qui fut écrit sur les *Histoires philippiques*, mais font également avancer l'état des connaissances sur le sujet, en particulier sur le projet et la personnalité de Trogue Pompée. En effet, le premier état des lieux permet à l'auteur de faire comprendre la complexité de l'œuvre et la nécessité d'y porter un nouveau regard. A. Borgna propose ensuite, à la fin de son « *Introduction* », une « nouvelle approche » : repérer dans

\* Professeur agrégé de lettres classiques et auteur en 2017 d'une thèse intitulée *Analyse des livres XI et XII des Histoires philippiques de Trogue Pompée / Justin : La composition historique autour de l'image d'Alexandre* ; nelson.horn@hotmail.fr

l'inégalité même du texte les signes d'intervention de Justin, pour comprendre ses intentions, son époque, son public ; de là, tâcher de remonter à Trogue Pompée, son projet, sa vision du monde, sa place parmi les historiens contemporains.

L'ouvrage se divise ainsi en seize parties, suivant un plan regroupant peu ou prou les parties quatre à quatre : les quatre premiers chapitres sont consacrés à un nécessaire état des lieux des connaissances ; les quatre suivants constituent une étude de Justin, permettant un retour sur sa datation et son identité ; les quatre chapitres développés ensuite envisagent « l'originalité de Trogue Pompée » et s'interrogent sur son projet d'écriture ; les quatre dernières parties comportent un chapitre de conclusions, une bibliographie, des *indices* et un résumé en langue anglaise.

Nous nous proposons de présenter ici les conclusions d'A. Borgna, et d'y apporter de point en point quelques remarques et compléments, qui ne sont jamais des critiques, tant l'ouvrage nous paraît de qualité, mais des invitations au dialogue sur le sujet traité.

#### JUSTIN : UN TRAVAIL À RECONSIDÉRER

Les *Histoires philippiques* sont une œuvre complexe dans leur matière même, elles qui sont composées de *Prologues*, résumés brefs de chaque livre à l'origine mystérieuse, et d'un *Épitomé*, composé par Justin. Or la critique a longtemps été très dure à l'égard de ce dernier, qui aurait dénaturé et défiguré l'œuvre de Trogue Pompée, et rendu le texte suspect, surtout lorsque ce dernier propose des éléments originaux<sup>1</sup>. A. Borgna a raison d'insister sur la difficulté de distinguer Trogue Pompée et Justin dans cette « œuvre à deux mains » (p. 22), et de pointer la tentation d'une partie de la critique à prêter au premier les passages de qualité, et au second les passages jugés moins efficaces.

Il est vrai que le mystère entourant Justin n'aide pas à la compréhension de son travail : il n'est pas jusqu'à son nom qui ne pose problème, les manuscrits le mentionnant au génitif : est-ce alors *Iustinus* ou *Iustinus* ? Son origine prête aussi à débat, tout comme sa datation<sup>2</sup>.

La tâche consistant à démêler l'écheveau des théories et à tirer des conclusions fiables est dès lors immense et le projet stimulant. Pour ce faire, A. Borgna se livre à un comparatif de certains *Prologues* et des livres de l'*Épitomé* correspondants<sup>3</sup>, original en ce qu'elle compare d'abord six prologues longs à des livres brefs pour tâcher de relever quels furent les choix de Justin, puis plus rapidement trois prologues courts à des livres plus longs pour mettre en

1. F.R.D GOODYEAR, « Virgil and Pompeius Trogus » dans K.M. COLEMAN *et al.* eds., *Papers on Latin Literature*, Londres 1992 p. 236.

2. Pour un récapitulatif de ces théories et leurs défenseurs, qui font venir Justin tantôt des rives de la Mer Noire, tantôt de Gaule, tantôt d'Afrique du nord, et le situent tantôt au II<sup>e</sup> siècle, tantôt au IV<sup>e</sup>, voir A. BORGNA (p. 37-45) et N. HORN, *Analyse des livres XI et XII des Histoires philippiques de Trogue Pompée / Justin : La composition historique autour de l'image d'Alexandre*, Thèse de doctorat 2017, p. 88-90.

3. Dans une tradition de recherches déjà riche, voir par exemple L. FERRERO, *Struttura e metodo dell'Épitome di Giustino*, 1957 Turin, p. 17-153.

évidence ce que sont ses centres d'intérêt. Il en ressort, comme il est admis par l'ensemble de la critique actuelle, que Justin n'a pas développé les événements ayant trait à l'histoire de Rome, qu'il ne s'est guère intéressé aux grandes batailles, ni aux données géo-ethnographiques ou politiques. Justin n'a dès lors pas suivi la structure de Trogue Pompée, et n'a conservé que les données auxquelles il portait de l'intérêt : *curiositates*, *mirabilia*, et surtout aspects humains, visant à développer des *exempla* positifs ou négatifs. Ainsi pour A. Borgna, son projet est cohérent en tant qu'il est fondé sur la mise en avant d'anecdotes, cousues ensemble au gré de ses choix, comme Justin l'expose lui-même dans son prologue par l'image des *flores* qu'il a cueillies dans les *Histoires philippiques*.

On ne peut à nouveau qu'affirmer que Justin a bien un projet particulier, et qu'il ne fut pas que l'auteur d'un mauvais résumé de l'œuvre de Trogue Pompée. De fait, il possède une conscience d'écriture propre, qu'ont démontrée P. Jal, et J. C. Yardley<sup>4</sup>, en s'appuyant notamment sur ses nombreuses interventions dans son texte.

Une autre preuve de cette écriture personnelle pourrait être trouvée dans la manière qu'a Justin de resserrer le sujet de certains livres autour de quelques grandes figures historiques, en taisant le nom d'autres protagonistes, ou en éludant des événements qui ne se rapportent pas directement au personnage autour duquel il établit la structure de son texte. Ainsi par exemple, au livre XI, Justin concentre son récit sur le personnage d'Alexandre et suit, de manière chronologique, même si cette chronologie est souvent imprécise, la progression du Conquérant, et ne mentionne que rarement ses Compagnons, au point d'attribuer à Alexandre lui-même certaines de leurs actions<sup>5</sup>. Ainsi aussi du livre V, qui se concentre essentiellement sur la geste d'Alcibiade. On peut dès lors s'interroger sur la très grande fiabilité accordée de manière générale aux *Prologues*, surtout lorsqu'ils déparent avec le travail de Justin. Les démarches comparatives ont considéré que ces derniers devaient restituer de manière résumée mais fidèle le contenu de chaque livre de Trogue Pompée et que, si différences il y avait avec les *Histoires philippiques*, elles étaient la conséquence du travail de Justin sur le texte. Or il ne nous semble par exemple pas pertinent d'affirmer que l'unité thématique du livre XI (p. 68-69) serait perceptible dans la brièveté du prologue, et que ce serait Justin qui l'aurait dénaturée au point de créer, en n'en retenant que des anecdotes, un « historical nonsense », selon la formule de W. Heckel<sup>6</sup> retenue par A. Borgna. De fait, c'est dès lors le *Prologue* qui nous semble pécher ici par concision en n'évoquant que de façon vague les *res gestae Alexandri Magni*, au nombre desquelles il faudrait ainsi mettre ses actions répréhensibles telles que l'exécution de ses rivaux (11.2 et 11.5) et la destruction de Thèbes sous le coup de la colère (11.3-4) ! Quant au livre V, comment imaginer que ce serait Justin qui aurait de lui-même inséré des extraits de

---

4. P. JAL, « À propos des *Histoires Philippiques*. Quelques remarques », *REL* 65, 1987 p. 194-209 ; J.-C. YARDLEY, *Justin Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus*. Vol. 1. Books 11-12, Oxford 1997, p. 16-19.

5. N. HORN, *op. cit.*, p. 175-180.

6. W. HECKEL, *Justin Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus*. Vol. 1. Books 11-12, Oxford 1997, p. 39.

la vie d'Alcibiade dans un texte qui ne le mentionnerait pas ou que peu, puisque le prologue dudit livre ne l'évoque même pas ? Même s'il semble évident, encore une fois, que Justin a dû volontairement organiser le texte de ces livres autour de ces figures historiques saillantes, ces exemples montrent qu'il faut sans doute user de la plus grande prudence dans cet exercice de comparaison.

Ce travail de Justin, fait au prix du sacrifice de vérités historiques, ou de ce qui devait être considéré ainsi, est un nouveau témoignage du fait que Justin ne s'intéresse guère à l'histoire en tant que telle. Celui-ci use de formules vagues et récurrentes pour évacuer la structure temporelle, ainsi que nombre d'événements politiques et militaires. Disparaissent aussi beaucoup de toponymes, même célèbres (tels que Mantinée ou Chéronée), et les épithètes des souverains hellénistiques, si bien que le texte se réduit, aux yeux d'A. Borgna, à une série confuse d'anecdotes aux personnages homonymes, sans cohérence globale, rendant parfois difficile une lecture continue.

De plus, par l'attribution de certains crimes à d'autres personnages historiques que leurs auteurs (ainsi du meurtre des fils d'Alexandre attribués tous les deux à Cassandre quand Polypercon est le responsable de l'un d'eux<sup>7</sup>), par l'*amplificatio* de scènes pathétiques (telles que la péroraison de Théoxène<sup>8</sup>), par le rapprochement de faits parfois éloignés dans le temps (comme la mort de Cléopâtre III et l'exil de Ptolémée X, pourtant à douze années d'écart<sup>9</sup>), Justin n'hésite pas à « manipuler » l'histoire, pour reprendre le terme d'un des sous-titres, « condensare e manipolare » (p. 82). Il cherche ainsi toujours à renforcer l'aspect dramatique et moralisateur de son propos, et le fait de manière consciente, afin de toucher son public. Nouvelle preuve qu'il ne s'agit pas d'un résumé maladroit, mais d'une œuvre articulée selon une série d'épisodes liés de manière imprécise, mais comportant tous un début, un développement et une fin, dans une perspective moralisante.

L'équilibre est cependant toujours difficile à trouver dans l'analyse de ce travail de réécriture de Justin. Il convient en effet de ne pas tomber dans certains excès, comme le fait L. Ballesteros-Pastor<sup>10</sup> qui accorde une très grande place aux transformations de Justin : celui-ci aurait selon lui passé au discours indirect tous les discours directs de Trogue Pompée. Il convient aussi de prendre en compte une limite, inhérente à l'étude de l'*Épitomé* : le fait de s'appuyer sur le caractère original d'un passage au vu des autres sources conservées pour l'attribuer à une reconstruction de Justin, ce que fait A. Borgna à propos de la rivalité entre

---

7. Justin, 15, 2.3-15.2.5.

8. Justin, 23.2.6-23.2.9.

9. Justin, 39.3.1-39.3.4.

10. L. BALLESTEROS-PASTOR, « The Speeches in Justin's *Corpusculum florum*. The Selection and Manipulation of Trogus' *Historiae Philippicae* » dans J.-C. IGLESIAS-ZOIDO, V. PINEDA édés., *Anthologies of Historiographical Speeches from Antiquity to Early Modern Times*, Leyde 2017, p. 79-94. La contre-argumentation fournie par A. Borgna à cette thèse (p. 99-104) emporte selon nous l'adhésion.

les deux sœurs Tryphène et Cléopâtre<sup>11</sup> (p. 97). De fait, Trogue Pompée peut avoir lui-même utilisé des sources originales et marginales, ce qu'il fait très souvent, et cette démarche peut ainsi être dangereuse.

Malgré ces précautions, il convient donc d'admettre que Justin était un abrégiateur doté d'un projet propre. Mais alors quel but recherche-t-il en réécrivant l'œuvre de Trogue Pompée ? La réponse se trouve sans doute dans son goût évident pour la rhétorique, qui semble pouvoir justifier et son projet d'écriture et ses choix. Parmi ceux-ci, A. Borgna analyse notamment le traitement traditionnel par Justin de la figure du tyran et son attention pour les conflits familiaux (p. 112-121). L'analyse consacrée aux fils de Pisistrate (p. 116-118), est alors tout à fait stimulante : Justin aurait réécrit, dans une perspective déclamatoire, les données historiques, pour faire apparaître l'un des fils comme l'incarnation de la *libido*, l'autre comme celle de la *crudelitas*, selon les canons du tyran. Et c'est l'intervention (toujours retravaillée en dépit des données historiques) d'un traditionnel *uir fortis* qui met fin à la tyrannie.

Ainsi Justin n'est pas un mauvais abrégiateur mais l'auteur d'un ouvrage destiné à des élèves d'écoles de rhétorique. Son texte compile donc une série d'*exempla* dont ses lecteurs sont avides, visant à renforcer l'efficacité narrative de leur déclamation tout en leur assurant une « patine culturelle et moralisatrice » (p. 123). C'est la raison pour laquelle les faits relatifs à l'histoire de Rome ne furent pas retenus par Justin, cette matière trop connue ne pouvant être traitée avec la même désinvolture que cette lointaine histoire orientale.

Admettre que Justin se soucie de rhétorique et non d'histoire permet aussi de revenir sur une théorie assez suivie sur sa datation. On a en effet voulu voir en lui un contemporain des abrégiateurs d'œuvres historiques de la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>, tels qu'Eutrope ou Aurelius Victor, mais si Justin ne se soucie pas d'histoire, il convient sans doute de mettre en doute cette hypothèse. A. Borgna (p. 123-127) propose, de manière tout à fait probante, en s'appuyant sur les liens entre Justin et un passage de Nazarius<sup>13</sup> et en suivant les conclusions de C. F. Edson<sup>14</sup>, un *terminus ante quem* situé en 321. Cela permet de rattacher Justin à un lectorat plus cohérent avec la nature de l'*Épitomé* dont Nazarius est un digne représentant.

Se dessine ainsi, à propos de Justin, une théorie complète et cohérente. Toutefois, à notre sens, il peut être assez réducteur d'attribuer au seul Justin l'ensemble de la dimension oratoire de l'*Épitomé*, que ce soit du point de vue du fond comme de celui de la forme. Le choix même que l'épitomateur fit de réécrire l'œuvre de Trogue Pompée, dont il parle dans sa préface comme d'un *uir priscae eloquentiae*, ne peut-il pas être en lui-même un signe de cette attention de l'auteur gaulois à cet aspect de son œuvre ? Ne suffit-il pas de lire le discours de Mithridate au

11. Justin, 39.3.5-39.3.12.

12. A. KLOTZ, « Die Epitoma des Livius », *Hermes* 48, 1913, p. 548 ; R. SYME, « The Date of Justin and the discovery of Trogus », *Historia* 37, 1968, p. 358-371 ; G. ZECCHINI, « Per la datazione di Giustino » dans A. GALIMBERTI, G. ZECCHINI éds., *Studi sull'Epitome di Giustino III. Il tardo ellenismo. I Parti e i Romani*, Milan 2016, p. 221-222.

13. Naz., *Paneg.* 4 (10), 20, 1-2.

14. C.F. EDSON, « Review of O. Seel, Pompei Trogi Fragmenta », *Classical Philology* 56, 1963, p. 203.

livre XXXVIII, cité *verbatim* par Justin, pour se convaincre d'un souci stylistique évidemment soucieux de ses effets rhétoriques ? De même, la matière de l'ouvrage est bien celle de Trogue Pompée, et l'on peut y trouver un soin d'éloquence manifeste. Regardons par exemple la lettre qu'Alexandre reçoit d'Europe au livre XII : Trogue Pompée tord volontairement la chronologie pour rassembler dans une même lettre, parfaitement fictive, différents événements qui se sont déroulés loin de l'expédition du roi macédonien ; il intègre en outre, si l'on en croit les *Prologues*, entre la narration de la mort d'Agis III et celle d'Alexandre le Molosse une digression historique au sujet d'Archidamos, afin de créer du lien entre les personnages évoqués, Archidamos étant le père d'Agis d'une part, et étant mort d'autre part, comme Alexandre le Molosse, en Italie, alors qu'il allait au secours des Tarentins. Cette composition est dès lors plus soucieuse de cohérence rhétorique qu'historique. Ainsi, même si les histoires de complots familiaux, les parricides, même si les portraits de héros ou de monstres, qui font les délices de la tradition oratoire et de Justin, n'étaient pas les seuls centres d'intérêt de Trogue Pompée, comment nier, alors qu'ils peuplent les *Histoires Philippiques*, qu'ils en constituaient un ?

#### TROGUE POMPEE : UN GAULOIS ROMANISÉ

Trogue Pompée offre un peu plus d'éléments de certitude que Justin, notamment grâce à des passages tirés des *Histoires philippiques* elles-mêmes. Grâce au livre XLIII, on connaît son origine voconce ainsi que la tradition militaire de sa famille (43.5.11-43.5.12). L'attachement de l'historien à la Gaule ne se perçoit pas que dans la digression biographique de ce livre. Trogue Pompée en effet s'attarde aussi longuement sur le cas de Marseille et de sa fondation (43.3.4-43.5.10), qui apparaît comme une cité alliée de Rome depuis toujours, illustration parfaite de l'importance de défendre les cités liées à Rome par des pactes de fidélité. Dans la mesure où l'image de la ville avait été écornée lors de la guerre civile qui avait opposé César et Pompée, on voit ici, selon A. Borgna, Trogue Pompée prendre le parti de son territoire et de la cité où elle suppose qu'il aurait suivi sa formation rhétorique et intellectuelle. Quant à la tradition militaire de sa famille, A. Borgna, s'appuyant sur la démonstration proposée par B. Mineo dans la préface de son édition<sup>15</sup>, qui démontre que le père de notre auteur avait servi César, va plus loin en lui prêtant un rôle important dans l'entourage proche de l'*imperator*. Elle voit aussi, dans le refus de Trogue Pompée d'user du discours direct, un héritage de César transmis par son père (p. 27), affirmation qui mériterait cela dit d'être davantage étayée.

Concernant les *Histoires philippiques*, c'est la préface de Justin qui nous renseigne le plus à leur sujet, notamment sur leur vocation à constituer une histoire universelle, centrée sur le monde grec, mais écrite en langue latine. Leur titre et les connotations du terme « philippiques » le confirment, évoquant tout à la fois l'histoire de la Macédoine, les *Philippikà* de Théopompe,

---

15. B. MINEO, *Justin : Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, vol. I, Livres I-X, Paris 2016, p. VIII.

mais aussi les *Philippiques* de Cicéron. À quelques années près, on s'accorde également aujourd'hui sur leur date de composition, entre la première décennie avant et la première décennie de notre ère<sup>16</sup>. On en tire la thèse actuellement bien admise d'une complémentarité des projets de Trogue Pompée et de Tite-Live<sup>17</sup>, puisqu'ils seraient contemporains : les deux historiens défendent en effet au même moment des valeurs identiques, à commencer par la *concordia*, et présentent des œuvres dotées du même but moralisateur. Pour A. Borgna, ils avaient même conscience de cette complémentarité, et Trogue Pompée s'applique ainsi à ne pas trop développer la matière romaine de Tite-Live, Tite-Live à ne pas empiéter sur la matière orientale de Trogue Pompée<sup>18</sup>. Se dessine ainsi un portrait fin de Trogue Pompée, gaulois héritier d'une culture grecque et citoyen romain, qui a profité de toutes ces racines pour se détacher, contrairement à Tite-Live, d'un regard strictement romain dans la rédaction de son histoire universelle.

Il est donc admis aujourd'hui que Trogue Pompée fut un historien doté d'un projet propre, et qu'il ne fut pas, selon une thèse née au XIX<sup>e</sup> siècle sous la plume d'A. von Gutschmid<sup>19</sup>, le traducteur du *Περὶ βασιλέων* de Timagène<sup>20</sup>. L'originalité de cet auteur se perçoit ainsi selon A. Borgna sous deux angles différents. Le premier consiste en une attitude rationnelle, portant aussi bien sur la considération de phénomènes naturels (telle que celle sur le rapport entre peuples et climats, au début du livre II), que sur l'explication de mythes ou de phénomènes mystérieux. A. Borgna le démontre très bien en commentant la manière dont Trogue Pompée traite des légendes relatives à la naissance et à la jeunesse de Rémus et Romulus (p. 138-142). L'historien voconce paraît connaître l'école aristotélicienne, même s'il s'en détache aussi en suivant sa voie propre, fondée sur son observation du réel. Le second angle est celui de son attention pour l'ethnographie et l'histoire locale (p. 147-155), qui montre que Trogue Pompée usait de nombreuses sources, qu'il s'agisse de témoignages directs ou de sources autochtones, par exemple à propos de la péninsule ibérique pour laquelle Trogue Pompée constitue parfois une source unique (p. 153-154). Une telle diversité des intérêts de l'historien est d'ailleurs perceptible dans la plupart des *Prologues*, qui détaillent nombre de sujets de ce type traités « *in excessu* ». Cette originalité et cette diversité sont donc à lier à la question des sources : les *Histoires philippiques* semblent bien être le résultat de l'amalgame et de la réélaboration de sources différentes, ce qui exclut une fois encore l'idée d'en faire un traducteur de Timagène<sup>21</sup>.

---

16. R. SYME, « The Date of Justin and the discovery of Trogus », *Historia* 37, 1988<sup>2</sup>, p. 358-371 ; J.-C. YARDLEY, *op. cit.*, p. 5-6 ; B. MINEO, *op. cit.*, p. XIII-XIV.

17. P. JAL, *op. cit.*, p. 203 ; J.-C. YARDLEY, *op. cit.*, p. 6 ; B. MINEO, *op. cit.*, p. XXXIII.

18. Liv., 41.25.8.

19. A. GUTSCHMID, « Trogus und Timagenes » dans *Rheinisches Museum* 37, 1882, p. 548-555.

20. A. Borgna (p. 131-134) retrace l'histoire et la postérité de cette thèse qui n'a guère plus cours depuis la réfutation d'O. Seel, et en démontre à nouveau la faiblesse. Voir O. SEEL, *Die Praefatio des Pompeius Trogus*, Erlangen 1955, p. 18-23.

21. De la même manière, les livres XI et XII des *Histoires philippiques* ne s'appuient pas sur le seul texte de Clitarque, mais sont le fruit d'un travail de diverses sources. Voir N. HORN, *op. cit.*, p. 128-271.

Quant à la tendance à la rationalisation de Trogue Pompée, A. Borgna y associe sa vision morale. Ainsi, il verrait selon elle le mal de façon presque médicale, les germes de la méchanceté et de la corruption pouvant se transmettre et se propager. Il faut sans doute garder cela à l'esprit lorsqu'A. Borgna développe ensuite ce qui constitue, selon elle, dans l'œuvre de Trogue Pompée, les causes des chutes des empires, qui relèvent bien d'une sorte de processus rationnellement identifiable.

Pourtant elle se départit alors de l'aspect clinique qu'elle propose et qui nous apparaît comme extrêmement stimulant, tant Trogue Pompée se révèle de notre point de vue comme le scrutateur attentif de la dégénérescence, qui s'observe à différentes échelles dans l'œuvre : celle des individus, celle des peuples et celle des dynasties. Le premier livre des *Histoires philippiques* en donne une très nette illustration. À la mort de son époux, Sémiramis, pour assurer le pouvoir à la place de son fils trop jeune pour régner, se fait passer pour lui, donc pour un homme, et déguise son enfant en femme (1.2.1-1.2.4). Voilà le germe du mal introduit dans la dynastie. Ce mal grandit et se propage puisque son fils Nynias, une fois au pouvoir, se conduit en femme, abandonnant la guerre au profit d'une vie passée dans l'entourage des femmes (1.2.11), attitude adoptée de même par ses descendants (1.2.12). La dynastie s'achève enfin avec Sardanapale, qui est d'emblée qualifié de « plus corrompu qu'une femme » (1.3.1) : le mal prend fin une fois qu'il a causé la fin de toute virilité et la mort de la dynastie assyrienne. Dans le même livre, cette corruption s'observe ensuite au niveau d'un peuple avec l'exemple des Lydiens qui, suite à plusieurs défaites face aux armées de Cyrus, ne purent plus mener de guerre et devinrent un « peuple efféminé par la mollesse et le luxe » (1.7.12). Quant à l'attention que Trogue Pompée a portée à la propagation du mal chez des individus particuliers, c'est sans doute Alexandre qui en offre le meilleur exemple. Celui-ci apparaît en effet de manière plutôt positive au livre XI, même si des germes peccants semblent déjà présents, comme celui de la colère lorsqu'il fait détruire Thèbes (11.47) ou celui de la démesure lorsqu'il se fait appeler fils d'Ammon (11.11.6-11.11.12). Mais le mal qui le ronge gagne nettement en puissance à partir du début du livre XII et au contact de l'Orient : alors Alexandre commet des meurtres sur ses proches (comme Parménion et Philotas en 12.5.3 ; Clitus en 12.6.3), alors il veut que chacun le vénère comme un dieu en se courbant devant lui (12.7.1) et exécute ceux qui s'y opposent (12.7.2). Enfin c'est ce mal qui aura raison de lui, alors que les excès et la mollesse semblent avoir atteint leur plus haut niveau (12.13.6-12.13.10), et qu'il s'est attiré la haine de ses propres amis qui ont, selon la version de Trogue Pompée / Justin, fomenté sa mort (12.14).

Une autre thèse, de plus en plus abandonnée aujourd'hui, est celle de la supposée anti-romanité de Trogue Pompée<sup>22</sup>. Après avoir balayé les arguments traditionnels en sa faveur, à savoir l'usage de Timagène et le discours de Mithridate, A. Borgna (p. 159-170) pose la question du choix de l'écriture d'une histoire universelle, qui en lui-même peut être considéré comme hostile à Rome, d'autant que la question se pose de savoir si le cinquième empire

---

22. Pour un compte-rendu des arguments sur ce sujet et leur réfutation, voir B. MINEO, *op. cit.*, p. XX-XXVI.



dominant issu de la *translatio imperii* est celui des Romains ou des Parthes. Elle met alors en évidence la nature douce de l'homme dans sa condition première, jusqu'à ce que Ninus, le premier, mette un terme à cet état irénique (1.1.1-5). Dès lors, seuls des chefs faisant preuve d'une qualité essentielle, la *moderatio*<sup>23</sup>, tels que Pythagore (20.4.4-18) ou Lycurgue (3.2.7), peuvent assurer une bonne gouvernance, s'opposant aux deux défauts principaux menant à la chute des empires : sur le plan extérieur, l'*imperii cupiditas*, et sur le plan intérieur, la *discordia*. C'est à la lumière de cette analyse qu'A. Borgna revient alors sur le titre et le choix de l'adjectif *philippicae* (p. 170-185). Selon elle, l'adjectif *philippicae* renverrait aux diadoques qui, bien que de caractère noble, sombrèrent dans la discorde faute de *moderatio* (à l'exception notable de Ptolémée). Ils montrent ainsi que Trogue Pompée a remplacé le moteur historique de la *uirtus* par celui de la *concordia*, les événements macédoniens offrant un parfait cas d'étude des facteurs conduisant à la chute des royaumes. C'est pourquoi, étonnamment, rien ou presque n'est dit sur Philippe et qu'Alexandre n'est que vite traité. Ce dernier ne semble représenter un véritable intérêt que par la version de sa mort proposée par Trogue Pompée, à savoir celle d'un empoisonnement par ses proches, illustration de la *discordia* née de son comportement despotique.

Arrêtons-nous un instant sur ces conclusions. Bien que l'*imperii cupiditas* et la *discordia* apparaissent effectivement comme des perversions humaines conduisant les royaumes à leur perte, et malgré tout l'intérêt que constitue cet horizon de lecture, il nous semble qu'A. Borgna, à trop vouloir démontrer l'originalité de Trogue Pompée, tend dans cette partie à le simplifier. Ainsi, la *uirtus* reste une qualité majeure dans l'*Épitomé*, et constitue elle aussi toujours un moteur de l'histoire : pensons à celle des Athéniens, et particulièrement de Thémistocle, qui assura la victoire de leur cité à Marathon (2.9.14-2.9.15), ou à celle des Macédoniens qui permit la déroute des ennemis au Granique (11.6.11). Face aux hommes d'Alexandre, les Perses n'ont-ils pas justement perdu toutes les batailles, précisément parce qu'ils n'étaient qu'une *turbam hominum* incapable de résister à la *turbam uirorum* macédonienne (11.13.10) ? De même, Sémiramis a une image positive car elle se conduit en homme, et surpasse même les hommes en *uirtus* (1.2.6), son descendant Sardanapale lui ne vaut rien car il ne défend pas son royaume et ne se conduit pas « comme un homme », mais « comme les femmes » (1.3.4). Et l'on pourrait ainsi multiplier les exemples.

Opposer la traditionnelle décadence des mœurs aux nouveaux facteurs de destruction d'empire que relève A. Borgna ne rend donc pas compte de toute la complexité de l'œuvre de Trogue Pompée, qui s'inscrit aussi dans les perspectives morales de son époque, que l'on trouve déjà chez Salluste. Ce parti pris amène à notre sens A. Borgna à déconsidérer les rôles joués dans l'œuvre par Philippe et Alexandre. Si elle a raison d'affirmer que Philippe n'est pas

---

23. Pour des exemples de *moderatio* dans les *Histoires philippiques*, voir aussi W. HECKEL, *op. cit.*, p. 78.

si bien perçu que le disent I. Worthington et L. Prandi<sup>24</sup> (p. 178-179), il conserve tout de même une meilleure image qu'Alexandre, principalement car on n'observe pas chez lui de dégénérescence des mœurs. Trogue Pompée met en avant cette différence en faisant les portraits comparés des deux rois, à la fin du livre IX. A. Borgna quant à elle attribue, comme pour mieux les écarter, ces portraits à Justin suivant des arguments qui ne nous convainquent pas : Trogue Pompée ne pouvait-il vraiment pas faire ce type de comparatif sous prétexte que ce livre IX se terminait par un autre développement portant sur des événements liés à la Perse, comme en atteste par le *Prologue* ? Pourquoi aussi Justin se serait-il permis, à cet endroit particulier, d'intervenir si longuement dans le texte de Trogue Pompée, au lieu de se contenter, comme partout ailleurs, de cueillir des fleurs et de les arranger à sa façon ?

Et pour ne parler que de ce qui semble avoir retenu l'attention d'A. Borgna, à savoir la mort d'Alexandre, il faut relever le fait non mis en avant que Philippe et Alexandre furent tous les deux victimes d'un complot. On peut certes admettre dans sa logique que les mobiles de leurs instigateurs sont liés à la *discordia* : Philippe aurait été victime du ressentiment d'Olympias d'avoir été répudiée et de la crainte d'Alexandre de voir naître un rival du mariage de Philippe et de Cléopâtre (9.7.2-9.7.3) ; Antipater aurait fomenté le complot contre Alexandre de peur de connaître le destin de tant de proches du roi qu'il avait fait exécuter (12.14.1-12.14.4). Il ne faut toutefois pas laisser de côté une autre cause de leurs morts, tout aussi importante, à savoir la dissolution des mœurs. En effet, la main qui a frappé Philippe est celle de Pausanias, qui se vengeait contre lui des violences sexuelles qu'il avait eu à subir d'Attale et d'autres Macédoniens et auxquelles le roi n'avait jamais fait justice (9.6.5-9.6.8) ; la cruauté d'Alexandre envers ses proches ne peut quant à elle se comprendre que comme l'une des marques de son orientalisation qui fait de lui un nouveau tyran perse, vauté dans le luxe et la débauche<sup>25</sup> (voir par exemple 12.3.10-12.3.11). La *discordia* n'est dès lors qu'une conséquence d'un mal antérieur, la dégénérescence d'Alexandre, dû au caractère corrompueur de l'Orient. Trogue Pompée s'inscrit donc ici aussi dans une tradition parfaitement identifiable par ses lecteurs, rappelant les reproches que Salluste avait adressés à Sylla qui avait corrompu Rome et ses soldats en leur offrant le luxe de l'Orient<sup>26</sup>, et surtout les durs griefs de Cicéron contre Antoine dans les *Philippiques*, dont Trogue Pompée reprit le nom, d'autant que ce triste portrait fut abondamment repris par la propagande d'Octavien qui présenta Antoine comme un despote oriental, un ennemi même de Rome<sup>27</sup>.

24. I. WORTHINGTON, « «Worldwide Empire» versus «Glorious Enterprise» : Diodorus and Justin on Philip II and Alexander the Great » dans E. D. CARNEY, D. OGDEN édés., *Philip II and Alexander the Great : Father and Son, Lives and Afterlives*, Oxford 2010, p. 168-174 ; L. PRANDI, « Alessandro il Grande in Giustino » dans C. BEARZOT, F. LANDUCCI édés., *Studi sull'epitome di Giustino, II. Da Alessandro Magno a Filippo V di Macedonia*, Milan 2015, p. 8-9.

25. N. HORN, *op. cit.*, p. 297-366.

26. *Cat.*, 11.3-6.

27. Voir par exemple Plut., *Ant.*, 37.5 ; 51.3 ; 54.5 ; 60.1.

Le problème qui se pose est donc celui de l'horizon de lecture choisi, considérant que Trogue Pompée renouvelle la perspective historique par son opposition à la *cupiditas imperii* et à la *discordia*. S'il est largement pertinent dans l'ensemble des *Histoires philippiques*, il n'est pas uniquement à l'œuvre dans la lecture de l'histoire du Gaulois. C'est ce dont attestent notamment les livres fondamentaux consacrés à Philippe et à Alexandre, qui de ce fait sont relégués au second plan dans l'étude, alors même que l'un donne son nom à l'ouvrage, et que l'autre occupe son unité textuelle la plus longue.

Un autre argument majeur au service de la thèse soutenant l'anti-romanité de Trogue Pompée est la place des Parthes dans l'œuvre : ils y seraient surreprésentés et bénéficieraient d'une image positive, contrairement aux Romains<sup>28</sup>. A. Borgna (p. 189-202) s'emploie à réfuter ce nouvel argument et s'appuie d'abord à nuancer leur *uirtus* dans un passage souvent avancé par les tenants d'un sentiment anti-romain de Trogue Pompée (41.1.1-41.1.3). La *uirtus* des Parthes en effet ne leur a permis que d'émerger face aux puissances voisines ; par ailleurs, ce peuple a aussi connu des défaites. Surtout, A. Borgna s'arrête sur la bataille de Carrhes, et développe l'idée que ce traumatisme romain n'est perçu que comme un épisode dans une guerre plus vaste, dont les Romains ont vite tiré vengeance. Cette guerre paraît en outre remportée par les Romains grâce à la politique diplomatique d'Auguste, traité avec tous les éloges (42.5.8-42.5.12) pour avoir obtenu le retour des aigles ainsi que des otages de la famille royale. Ainsi Trogue Pompée suit la propagande officielle, et il loue à sa manière la *pax augustana* en portant sur le monde un nouveau regard, considérant qu'il faut distinguer l'Occident et Rome d'un côté, l'Orient de l'autre. Il suit en cela la politique d'Auguste, qui n'était pas toujours bien perçue : une politique non agressive, qui de fait refuse la *cupiditas imperii*.

Trogue Pompée verrait ainsi d'un très bon œil le principat, sans aucune nostalgie pour les institutions républicaines : le *princeps* (et donc Auguste), apparaît comme le pendant contemporain des bons rois de l'ancien temps, garant du *mos maiorum*, gouvernant en donnant à voir son bon exemple. Ainsi, la *translatio imperii* commencée par Ninos se termine-t-elle en réponse à la fin de l'œuvre avec le principat et la paix d'Auguste.

L'amour de Rome, très éloigné d'une prétendue anti-romanité, et celui de son *princeps*, semblent clairement démontrés. À nouveau, on ne peut que louer la cohérence de la vision d'A. Borgna : les Parthes sont en effet remis à leur place dans une considération géopolitique plus large que le traditionnel ethnocentrisme romain, mais en lien avec le contexte politique et diplomatique de la composition de l'ouvrage. Dès lors, le développement du refus de la *cupiditas imperii* d'un côté, et l'éloge de la *concordia* de l'autre, sont autant d'arguments pour appuyer la faveur de Trogue Pompée au nouveau régime en place et à son action.

---

28. On trouve un récapitulatif de cette question dans C. LEROUGE, *L'image des Parthes dans le monde gréco-romain*, Stuttgart 2007, p. 119.

On pourrait dans cette optique ajouter qu'Auguste, qui œuvrait pour garantir le retour au *mos maiorum*, s'oppose aux autres chefs et rois corrompus par la richesse et la recherche des plaisirs. La critique de la dégénérescence des mœurs que nous avons observée à propos d'Alexandre trouve dès lors elle aussi un écho politique pouvant offrir un prolongement à ce chapitre consacré aux liens entre Trogue Pompée et la propagande augustéenne.

L'historien gaulois peut cependant ne pas faire table rase du passé, et regarder avec bienveillance certaines institutions de la République. Même si le principat apparaît effectivement sous un jour favorable, on peut trouver dans l'œuvre des considérations positives également à propos du Sénat, notamment dans la comparaison des Macédoniens embarquant aux côtés d'Alexandre pour porter la guerre aux Perses au « sénat de quelque antique République » (11.6.6). Les Macédoniens incarnent en effet, tout au long des livres XI et XII, et alors que leur roi oublie sa patrie et ses mœurs, les valeurs propres à leur peuple. Le Sénat a ainsi un rôle à jouer dans l'organisation politique idéale que dessine Trogue Pompée, justement comme les garants d'un *mos maiorum* que certains chefs peuvent oublier. Il semble ainsi essentiel non pas d'écarter le Sénat, mais de lui trouver sa place aux côtés du *princeps* dans un équilibre des pouvoirs entre la personne du dirigeant, quel qu'il soit, le Sénat et le peuple, ce que l'on retrouve lors des mesures législatives prises par Solon à Athènes (2.7.5) ou dans la manière dont Lycurgue répartit les pouvoirs à Sparte (3.3.3). Au demeurant, cela ne nuit en rien à la thèse d'A. Borgna selon laquelle Trogue Pompée soutenait la politique du jeune Auguste et le tournant du principat, dans la mesure précisément où Auguste faisait en sorte de restaurer un ordre social accordant une place importante aux sénateurs dans le cadre de la *Res publica restituta*<sup>29</sup>.

En conclusion, saluons à nouveau la grande qualité du travail mené, qui eut l'audace de reprendre l'ensemble des thèses avancées sur les *Histoires philippiques*, depuis celle faisant de Trogue Pompée un traducteur de Timagène jusqu'à celle qui en fait un historien contemporain et complémentaire de Tite-Live ; depuis celle faisant de Justin un abrégiateur assez incapable de la fin du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'à celle qui voit en lui un compilateur intéressé par l'art de la déclamation. À toutes ces théories, A. Borgna a fourni des réfutations convaincantes, ou au contraire des accréditations de qualité, permettant d'y voir plus clair dans la nature de l'œuvre et, si ce n'est de la « repenser », en tout cas de l'envisager avec certaines certitudes. Les nouvelles idées avancées, concernant surtout Trogue Pompée, son caractère, sa vision du monde et son lien avec Rome et le principat naissant, sont particulièrement stimulantes et, si elles doivent parfois être légèrement nuancées, emportent l'adhésion.

Cet ouvrage est donc à notre sens appelé à faire date, tant en ce qu'il tranche certaines questions en suspens depuis longtemps, que parce qu'il offre de nouvelles perspectives d'étude et de compréhension d'une œuvre particulièrement complexe.

---

29. C. MOATTI, *Res publica : Histoire romaine de la chose publique*, Paris 2018, p. 251-269.